

ANTOINE LAURAIN



# Dangereusement Douce



roman



Flammarion





Dangereusement douce



Antoine Laurain

# Dangereusement douce

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2023.  
ISBN : 978-2-0802-6448-0

« Qui serions-nous si nous ne pouvions ressentir de l'empathie pour ceux qui ne sont, ni nous-même, ni nos proches ? Qui serions-nous si nous ne pouvions pas nous oublier de temps en temps ? Qui serions-nous si nous ne pouvions pas apprendre ? Pardonner ? Devenir, en somme, autre que nous-même ? »

Susan Sontag.  
Extrait du discours *Littérature et liberté*,  
pour sa réception du Friedenspreis,  
prix de la Paix  
des librairies allemandes, 2003.



Au centre des pavés disjoints, il y a un grand arbre. On n'a jamais su exactement à quelle espèce il appartenait ; certains habitants penchent pour un merisier, d'autres pour un chêne, bien qu'il n'ait jamais produit aucun gland. Avant d'arriver sous l'arbre, il faut traverser le porche arrondi qui servait autrefois aux voitures à chevaux. Sur la gauche, l'escalier de pierre blonde monte vers les étages et sa rampe de fer forgé noir grimpe en torsades délicates au-dessus des marches. À droite un autre escalier, en bois, dessert les étages de la façade nord. Puis un autre au fond, en bois lui aussi, ceux de la façade ouest. La façade est, elle, n'est accessible que du fond de la cour par un escalier constamment dans l'obscurité. L'ensemble, le hall, les escaliers comme les plafonds, aurait besoin d'un sérieux coup de peinture, mais ici personne ne semble pressé de monter des échafaudages ni de sentir l'odeur des enduits.

Derrière les fines fenêtres qui enserrent la cour, on voit passer des ombres. Une fenêtre se referme, une

## *Dangereusement douce*

autre s'entrouvre qui laisse filtrer quelques bruits du monde : chanson, journal télévisé, ruissellement d'une douche ou sonnerie d'un portable.

Après que la porte cochère s'est refermée lourdement, on est plongé quelques secondes dans la pénombre, il faut chercher à tâtons l'interrupteur dont la diode lumineuse a grillé depuis longtemps. La lumière jaune qui filtre à travers l'opaline poussiéreuse inonde la pierre et les pavés. On se dirige vers l'arbre, on sort dans un cliquetis ses clefs puis on gravit l'escalier – de pierre ou de bois.

On est chez soi. On va se servir un verre, et, presque instinctivement, s'approcher de la fenêtre.

Elle s'est assise sur le divan, puis s'est allongée très doucement. Elle doit avoir dans les 30 ans. Son teint est pâle, ce qui fait ressortir le noir d'encre de ses cheveux qui lui tombent sur les épaules. Je crois qu'elle a les yeux bleus. Je n'ai jamais été très doué pour déterminer la couleur des yeux des gens. Récemment, ma femme m'a fait remarquer que mon meilleur ami a les yeux bleu foncé, ce qui est rare. Cela fait trente-trois ans que je le connais. Si l'on m'avait demandé quelle était la couleur de ses yeux, j'aurais répondu : marron ?

Ce genre de détails physiques m'échappe. Je ne vois les êtres que dans leur globalité. Pour Nathalia Guitry, je dirais : jeune femme de 30 ans, jolie brune aux yeux clairs. C'est tout.

Le silence s'est installé depuis une minute environ. J'attends toujours que le patient le rompe, mais cette fois rien ne se produit et le temps passe. On peut laisser le temps de la séance s'écouler ainsi, aucune règle n'oblige à briser ce silence. Au contraire, il peut

*Dangereusement douce*

être considéré comme une entrée en matière. Le silence n'est pas rien.

Nathalia Guitry n'est jamais venue. C'est sa première séance. Je pourrais lui demander comment elle a obtenu mon adresse, mais cela m'a toujours paru sans importance. Les patients me citeraient le nom d'un ami, qui lui aussi vient ou est venu ici, ou encore me donneraient le nom d'un médecin traitant. À mon sens, l'évocation d'autres individus brouille la prise de contact. Il ne doit y avoir dans cette pièce que deux êtres : le patient et moi. C'est suffisant, amplement suffisant.

Nous sommes en hiver et dehors il tombe du grésil. Comme d'habitude, j'ai tiré les rideaux rouges. Le temps influence les déprimés : soleil, neige, pluie, vent, froid ou chaud influent sur l'état et sur le moment. Ici tout est neutre. Doit être neutre. Mon cabinet est conçu comme une sorte d'anti-lieu, géographiquement parlant. Le patient doit oublier sa ville, son pays, son smartphone, son Facebook ou son Instagram. Le bureau, car je préfère dire « bureau » – cela inclut une notion de travail à laquelle je tiens –, le bureau est partout. Comme une île flottante, de continent en continent, de névrose en psychose, de mélancolie en souffrance, de rêve en fantasme. Le bureau est une balise, qui émet des signaux. Si vous la croisez sur votre route, ce n'est pas un hasard, jamais. Vous cherchiez la balise – parfois sans le savoir. Je suis le capitaine de cette balise.

— Docteur Faber ?...

*Dangereusement douce*

— Je vous écoute, dis-je entre deux vagues de cinquante mètres. Souvent la liaison laisse à désirer, plein de parasites s’immiscent sur la ligne : silence, angoisse, peur, lapsus. Peu importe, le bureau flotte, résiste à toutes les intempéries. Insubmersible et silencieux.

— J’ai l’impression d’être dans un sous-marin, vous savez, ces sous-marins énormes qui avancent en silence sous des kilomètres de glace, dans le plus grand secret. Un patient m’avait dit cela et j’avais souri. J’aurais dû rebondir sur le secret ou la glace comme symptôme d’oppression, mais sur le moment l’image du métal noir glissant sous l’eau gelée en secret m’avait séduit et j’avais juste répondu :

— Oui, c’est un peu ça. Il était content, rassuré, c’était l’essentiel.

Puisqu’elle ne parle ni d’elle, ni du temps, ni de qui l’a envoyée, je vais rompre le silence, on verra bien.

— Vous vous appelez Guitry, vous avez un rapport avec Sacha Guitry ?

Elle sourit, bon point. Le sourire est un peu amer mais c’est déjà ça.

— Aucun... me répond-elle. D’ailleurs Sacha Guitry n’a pas eu d’enfant.

Le silence revient, il ne faut pas le laisser s’installer. J’ai bien envie de rebondir sur Guitry, car elle semble connaître le sujet. Il est même possible que Guitry ne soit pas son nom, je ne vérifie pas les identités de mes patients. Cela n’a aucune importance. J’ai gardé

quelques principes de base de l'analyse traditionnelle, comme le règlement de la séance en espèces. Pas de chèques, pas de carte bancaire – pas d'identités vérifiables. Comme je suis médecin, je suis sûr d'avoir rempli des feuilles de soins qui n'ont jamais été présentées à l'administration. De l'analyse traditionnelle, j'ai aussi gardé quelques notions basiques tels les actes manqués, lapsus et autres inconscients. Je m'en sers assez peu mais ils sont là, comme une vieille trousse à outils dans le bas d'un placard. Elle peut toujours servir, même se révéler très utile.

— En quoi puis-je vous être utile, Nathalia ?

— Je pense que j'ai raté ma vie, répond-elle.

J'ai souvent entendu cette phrase entre ces murs. Il y a de nombreuses variantes : *J'ai raté ma vie* est définitif et annonce un travail long, très long. *Je crois que j'ai raté ma vie* est inscrit dans le doute, c'est un peu moins grave que la première proposition. De même dans *ma vie est ratée*, le « je » est absent, la vie est vécue à part. Comme un animal de compagnie avec lequel on vivrait depuis son enfance et dont on n'est pas satisfait. On vit avec un fox-terrier et l'on s'aperçoit qu'en fait on aime les chats du Bengale.

Dans le cas de Nathalia Guitry, qui n'a pas réagi lorsque je l'ai interpellée par son prénom et non par un mademoiselle, ou un vous impersonnel, c'est le verbe *penser* qui est intéressant.

— Pourquoi pensez-vous cela ?

— Je ne vis rien. Ma vie professionnelle est un échec.

— Quelle est votre profession ?

*Dangereusement douce*

Elle met quelques secondes de trop avant de me répondre.

— Je suis photographe. Elle sourit de dépit.

— Pourquoi souriez-vous ?

— Je suis une photographe qui ne photographie rien.

— Expliquez-moi cela.

Voilà, à cet instant précis nous rentrons dans l'analyse. Cette phrase qui a l'air banale est le premier contact réel avec le patient.

*Expliquez-moi.* Nous allons parler de lui, ou d'elle, de son problème ou de ce que parfois il croit être son problème. À moins que celui-ci ne soit qu'un leurre dissimulant des failles plus graves.

— Je n'ai plus de contrats, dit-elle.

— Pourquoi, selon vous ?

— J'ai perdu mon talent.

La dimension romantique, désabusée de cette phrase ne m'échappe pas. Pourtant, le ton définitif qui l'a accompagnée aurait tendance à me mettre sur mes gardes plus que d'habitude.

Je tente un simple, mais indispensable :

— Vous avez perdu le goût de photographier ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Lorsqu'on ne peut pas pratiquer son métier, l'intérêt se perd et le goût disparaît.

J'étais en train d'analyser la phrase afin d'y déceler la faille, mais elle continue :

*Dangereusement douce*

— C'est comme pour les acteurs, un acteur qui ne peut pas jouer, ça meurt.

Faille. Réponse :

— Cette phrase n'est pas de vous.

— Effectivement, elle est d'un comédien célèbre que j'avais photographié il y a quelques années.

— Donc, vous avez exercé votre métier à un moment donné.

— Oui.

— Et maintenant vous êtes dans le creux et vous ne supportez pas.

Elle ne répond rien. Je m'attendais à un autre « oui » ; Nathalia semble aimer dire cette affirmation, ce qui révèle un caractère déterminé, peut être excessif, mais infiniment vivant. J'ai eu sur mon divan de nombreux patients et patientes qui ânonnaient des : je ne sais pas... Peut-être... Mouais... Mmmmm... Pffff. Quelques secondes passent où j'essaye vaguement d'établir à quelle catégorie appartient Nathalia. Je la placerais dans les déprimés mélancoliques pour commencer.

— Vous souvenez-vous de votre dernière photo ?

— Oui.

— Que représente-t-elle ?

— Un meurtre.

Nathalia est repartie. J'ai fait cesser la séance juste après ces dernières paroles. Il ne faut jamais entrer dans le jeu du patient. La vie ici n'est pas comme la vie au-dehors. Au-dehors, la personne à qui vous annoncez ce genre de choses rebondit dessus avec

## *Dangereusement douce*

stupéfaction, les questions fusent, l'attention se fixe et l'adrénaline monte. Ici, non. Ici, c'est différent. Lorsqu'elle s'est relevée et m'a payé, nous avons échangé nos numéros de téléphone portable. Je le fais toujours. En cas d'urgence, un patient peut me joindre tout comme moi je peux le faire. C'est un fil qui nous lie et dont on fera usage – ou pas.

Ma fiche client va se résumer ainsi :

Prénom : Nathalia.

Nom : Guitry.

Objet : A photographié un meurtre.

Symptômes : inactivité.

Pathologie : dépression mélancolique.

Dans une autre colonne, j'écris toujours rapidement les premières idées qui me viennent après la première séance. Cette fois, je griffonne : imaginaire, vérité, mythomanie.

Nous n'avons pas repris de rendez-vous, c'est elle qui doit me recontacter, si elle le souhaite.



Elle s'est allongée avec autant de douceur que la première fois.

J'ai bien envie de revenir sur son ultime photo, mais je crois qu'il faut aborder Nathalia par un autre angle. Et pourtant, meurtre... La plupart de mes clients viennent épancher ici des névroses somme toute banales : problèmes de travail, divorce compliqué, complexe d'infériorité. Ils sont déboussolés face au monde moderne – crise du Covid, tensions internationales – dont ils voient les effets au quotidien sur leurs économies. Stress. Stress augmenté par la poussée subite de leurs enfants devenus des adolescents turbulents alors qu'ils étaient encore de charmants blondinets dociles il y a deux ans. Quand ce n'est pas le classique complexe d'Œdipe.

J'en ai ainsi deux : Lemont et Robotti. Il faudrait presque organiser une thérapie de groupe, un week-end à la campagne, pour permettre à ces deux-là de se rencontrer. Ils forment ce que mes confrères américains nomment depuis peu le *twin complex*. Deux

individus souffrant des mêmes causes et les exprimant pareillement à leur analyste. Lemont et Robotti ont été étouffés par des mères qui les ont habillés en secret avec des vêtements de fille jusqu'à l'âge de 6 ans. Dans ses grands jours Robotti me jette au visage qu'il devrait être transgenre à l'heure actuelle ; Lemont a une subtile variante, selon lui il devrait être non généré. Et moi j'écoute, j'essaye de les amener à la prise de conscience. C'est difficile, c'est épuisant même parfois, et c'est rare qu'une jolie jeune femme s'assoie sur le divan juste pour me parler de blocage artistique. Meurtre. Pas blocage artistique, meurtre.

— Vous m'avez parlé de votre vie professionnelle, pas de votre vie privée, lui dis-je. C'est une question que je n'aime pas poser, mais elle est indispensable. Certains patients deviennent même logorrhéiques après avoir entendu cela. Ici ce n'est pas le cas. Elle répond juste :

— Oui.

— Vous souhaitez m'en parler ? continué-je, n'obtenant cette fois qu'un silence qui me rassure. Je ne sais pas si mon esprit aurait été prêt à digérer des dizaines d'anecdotes enfantines toutes plus sordides les unes que les autres. En fait, l'analyse est rarement passionnante. Parfois un patient sort du commun, doué, intelligent, répondant brièvement – on le repère tout de suite.

Certains analystes appellent cela un second, car il va vous seconder dans le travail. Pas rester amorphe sur le divan en attendant qu'un miracle arrive.